

... à travers soi

FRANCINE BOUCHET

J'aurais aimé une île, aux confins d'un grand Nord voilé de son mystère. J'aurais aimé effacer la trace de mes pas jusqu'alors. Un point de non-retour où le passé se moque du présent incertain. Vivre, sans se retourner.

Avec prudence, je me dirige vers un centre diffus. Le paysage est humble, offert à mon regard. Je choisis une couleur sur une palette secrète, un bleu acier fera mon affaire. Je remets à plus tard un croquis plus précis et préfère me lancer à l'assaut des matières. Le vent bouscule le lichen agrippé au rocher. Une résistance fragile qui ne renonce jamais. De pierre en pierre je saute, telle une enfant joyeuse qui n'attend rien du temps. Mais le doute me rattrape, distille ses questions; le sens, toujours et encore lui! Il se noie dans la flaque que je viens d'enjamber! Une corde blanche vient à son aide. Je déciderai de sa couleur, plus tard.

La nuit tarde à venir. Elle fermera la marche d'un premier jour si pauvre. Je n'ai pas osé bousculer les chemins, déflorer les espaces à peine circonscrits. En écartant les branches, j'ai trouvé un désert. Il attendra demain, j'aurai repris des forces.

Le jour nouveau se fait désir. Mes rêves ont disparu; seules quelques pépites sont nichées sous ma langue, puis s'éloignent, emportées par le lait que je bois, à même la jatte. Des pas se rapprochent puis s'éloignent. J'aurais pu demander mon chemin, mon itinéraire. Mais tout compte fait, je préfère décider en solitaire. Je choisis de longer la faille dont on raconte qu'un jour elle s'écartera. L'île aura deux moitiés, comme une pomme tranchée. La menace ne semble pas inquiéter les passants que je croise. Je n'ose les questionner, leur indifférence m'interpelle. Ils sont nombreux, forment comme une légion qui file d'où je viens. Je ne me laisse pas distraire par ce contre-courant. Je pose une feuille blanche sur une table de pierre et taille mes crayons. Une enfant m'interroge. Elle a des yeux perçants, elle aimerait tout connaître de mes intentions, de ma vie, de mon projet d'artiste, dissimulé à mes propres yeux.

Mes mots sont maladroits, comme les traits que je lance. L'enfant semble déçue, elle rejoint en courant le cortège du matin sans même me dire au revoir. Honteuse, je replie mon pauvre croquis du rapace qui planait avec grâce, pourtant. Demain, je recommencerai.

La faille se précise, se creuse dangereusement. Je m'apprête à descendre dans son lit tapissé de fleurs bleues, au risque de ne pouvoir remonter sur ma route. N'est-ce pas un piège tendu par je ne sais quelle ombre malveillante? Je renonce, car je me rappelle soudain le désert entrevu hier, masqué par la forêt. Après une lente marche attentive, je le retrouve.

Il est de sable brut et de roches rose pâle. Des arbres desséchés marquent sa frontière. Une rivière le traversait sûrement, avant que la colère ne s'abatte sur cette époque lointaine.

La chaleur me saisit. Mon corps étreint repère l'ombre d'un cactus en fleurs. Figé sur un rocher, un lézard vert m'observe. Je me repose à terre, mais crains les bêtes bien cachées sous les pierres. Je dois m'abandonner à l'illusion de l'eau, du pain, de la puissance et de la possession, proposées dans un murmure par une voix qui cherche à me tromper. Je préfère m'éloigner de tout ce sable hostile.

Voilà, c'est traversé. Le vert tendre est de retour, paisible, accueillant. Il adoucit mon humeur. J'aperçois un troupeau qui mâche la prairie. Une bête me fixe sans me menacer. J'attrape mes fusains, m'exécute en chantant. Je ne déçois personne et transforme mon essai sur un papier écrit qui finira, roulé, dans ma besace en toile. Un veau tête sa mère qui se méfie de moi, le taureau se mettrait-il en branle lui aussi? Il n'est point de barrières ni de murets à enjamber.

Après plusieurs heures de marche, je repère sur ma carte de papier le chemin du glacier que je cherche.

Bien plus loin que l'on croit, le but se distingue pourtant. Lentement, très lentement. J'ai mal aux pieds et mon sac se fait lourd. Pas une âme alentour, trois chemins se précisent. Le plus ténu me tente.

Un chien me suit. Un grand chien noir. À chaque fois que je me retourne, il s'arrête, comme si de rien n'était. Un, deux, trois, petit poisson rouge! Telle était la comptine qui scandait ce jeu de mon enfance. A force de petits rapprochements, le chien m'a rejointe, son museau toque à ma main. Il a le regard d'une bonne bête.

Or il est temps de manger et de partager ce que Bilbo veut bien attraper. Oui, je lui ai donné un nom. Il apprécie aussi mes caresses derrière son oreille. J'aimerais qu'il m'accompagne pour la suite du voyage. Tous mes détachements, mes renoncements grimpent à la surface de ma mémoire, comme s'ils cherchaient la lumière. Je ne les avais pourtant pas conviés. L'abandon ne veut jamais se taire.

Après mon repas, je dois me remettre en route, d'autant que le soleil ne m'a pas attendue pour filer vers la nuit. Par quel côté vais-je aborder l'énorme masse de glace posée là dans un

passé lointain, alors qu'aucun humain n'avait encore ouvert les yeux sur la beauté des choses? Je me suis préparée à cette rencontre. Pourtant, plus rien ne tient dans mon souvenir. Il faut partir du peu, faire le vide, pour aborder le froid qui dégouline doucement, goutte à goutte au chevet de la terre.

On m'a signalé la présence d'une grotte. Après plusieurs impasses, je trouve son entrée. C'est le bleu qui m'attend, un bleu tendre de matrice qui m'évoque la genèse d'un fleuve dans les Alpes.

Timide, j'avance et j'entre. Des clapotis très doux frappent les notes d'une mélodie de glace. Quelques voix humaines me rassureraient, mais personne ne se fait entendre. Le passage se resserre, je devrais peut-être faire demi-tour... la lumière est si intense. Mon cœur se rappelle à moi, je l'entends battre son rythme, sa cadence s'emballer.

Puis c'est le choc. Une caverne immense s'offre à mon regard, à mon étonnement, à ma peur.

Des dizaines de statuettes de femmes, sculptées dans la glace même, sont fixées sur des socles, tels des chapiteaux agrippés à la paroi d'un bleu translucide. Elles n'ont pas de regard.

J'ai froid. Je me décide à quitter cette galerie de madones improbables.

Une issue se profile. Me voici au grand air. Le réel me rattrape, j'aurai juste le temps de chercher un lieu pour mon bivouac cette nuit. Bilbo a disparu.

Pendant la nuit, un vent fort se lève. Il fait claquer la toile de ma tente comme une voile.

Je cherche ma lampe frontale, en vain. Les yeux ouverts sur la nuit, je guette la surprise de l'aube.

Alors je me remets en route, mes pas sont en confiance. Je me sens légère, délestée de tout doute. Pieds nus, je goûte la fraîcheur d'une mer encore calme. Puis j'attaque la falaise qui ne me rebute pas.

Par des chemins parfois revêches, je parviens au village attendu. Il se profile comme une résolution. Une femme semble m'attendre devant son portail de bois clair. Elle m'a vue approcher depuis la plaine lointaine. Elle porte des bas de laine sous une jupe de lin noir. Son corsage est de dentelles, comme un costume traditionnel, mais sans tradition aucune. Elle me fait visiter la maison aux volets bleus criants. Helga, c'est son nom, est taiseuse. Jon son mari, a la parole pour deux. Ils échangent peu de mots, mais à les observer, je comprends que leurs regards s'entremêlent et se posent de concert sur ce qui les entoure; les hôtes, les nuages, les oiseaux, les buissons et les renards.

Dans ma chambre minuscule, j'installe mes pinceaux. Rouge est la corde autour de mon enclos. L'inspiration me manque. L'oiseau que j'imagine ne veut pas rejoindre ma main. Je me laisse distraire par toutes les petites chevilles de bois qui maintiennent ensemble les planches. Je me réjouis de goûter les poissons que Jon a ramenés dans sa bourriche.

Et ainsi vont les jours, identiques.

Le dernier soir, une intelligence s'invite à notre table, une IA, c'est ainsi qu'il convient de la nommer. A nos yeux, une intruse. Avec Jon et Helga, nous évoquons son outrecuidance, la poudre aux yeux de ses accélérations. Nous raillons l'apprenti sorcier, impuissant sans sa formule magique. En somme, une histoire prémonitoire. Mais nous savons comme lui que notre perte est possible.

Bien sûr, il nous reste la lecture. Nous y croyons. Jon veut connaître les titres des livres que je préfère. Certains nous sont communs. Enfin, pas tout à fait, le relevant pour lui et pour elle n'est pas forcément le mien. La tristesse ou le rire ne surgissent pas aux mêmes passages. Mais nous en sommes convaincus, tous ces textes demeureront, parce que nous les avons laissé décanter dans notre cervelle, notre cœur, notre histoire et notre âme. Nul ne pourra nous les dérober.

Alors Jon propose que nous buvions pour noyer la déferlante qui s'annonce! ... *ils tournoyaient, titubaient comme des ivrognes: leur sagesse était engloutie...**

Moi, je préfère aller dormir, laisser reposer la pâte qui lèvera, qui sait, d'une manière inattendue.

Une vraie rencontre appelle souvent un lendemain. Une géographie, pourquoi pas? Tout au Nord, il est une pointe, une avancée de terre plus audacieuse que les autres. J'ignore encore qu'un bateau m'y attend.

Il pleut dru ce matin. Un rideau de lumière scintille entre les gouttes. Les oiseaux font silence. Sous les branches ils s'effacent. Helga et Jon me font signe longtemps.

Les premières maisons accueillent le vent du Nord. Les ruelles convergent vers le port, lieu de tous les départs. Je me hâte moi aussi. Une corne de brume appelle.

Et le bateau lève l'ancre, plus vite que je pensais. Sur le pont je suis seule. Au loin sur la colline une boule noire s'agite, fonce vers la mer. Je reconnais Bilbo.

*psaume 106

biblio

En marge

Editions Ad Solem, 2026.

Lieu d'être

Editions Ad Solem, 2024.

Traverse

Editions Labor et Fides, 2023.

Champ mineur

Editions de L'Aire, 2011.

Retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du fonds Frei de la Fondation Cœrtli et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



ARIANE CATTON

bio

FRANCINE BOUCHET, née à Genève, a étudié les lettres et la psychologie. Après un bref passage dans l'enseignement et une halte de quelques années dans la librairie jeunesse La Joie de lire à Genève, elle a pris son envol dans l'édition en 1987 en fondant les éditions jeunesse La Joie de lire qu'elle dirige aujourd'hui encore. La poésie est une voie secrète de son parcours. Elle a publié son premier recueil, *Portes de sable*, chez L'Aire en 2004, suivi par quatre autres ouvrages de poésie et prose poétique.